

Thierry Beinstingel,

Master 2^{ème} année de Lettres modernes à l'Université de Dijon

Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail : quelles porosités au XXI^o siècle ?

I – Introduction

La littérature du monde du travail **au XX^o siècle** présente une vision particulière de nos vies laborieuses.

Par exemple, **l'âge d'or de la littérature prolétarienne**, dans la première moitié de ce siècle, a organisé autour de **Henri Poulaille** et d'autres figures emblématiques comme **Roger Vaillant** ou **Louis Guilloux** une littérature dans laquelle

- le **regard ouvrier** était prépondérant
- et qui illustre les thèmes séculaires de la **souffrance du travailleur** et de la **légitime revendication** d'un monde plus juste.

Au début des **années 1980**, on retrouve la **continuité du regard ouvrier** (L'établi de **Robert Linhart**, Sortie d'usine de **François Bon** et L'excès-l'usine de **Leslie Kaplan**) qui ne remettent pas en question le point de vue de l'ouvrier au sein de son usine, même si d'autres thématiques importantes apparaissent, comme **l'esthétisme des lieux de travail** ou la mise en relation et la **cohérence entre cette réalité sociale avec la littérature** et de nombreux auteurs, de Balzac à Blanchot, de Dostoïevski à Claude Simon.

A l'aube de ce XXI^o siècle, d'autres préoccupations apparaissent : **les ouvriers ne sont plus la seule classe laborieuse** à s'exprimer par la littérature.

Les **cadres**, les employés, les **travailleurs précaires** et même les **chômeurs** sont convoqués pour tracer un **monde du travail dont les repères ont été sans doute plus bousculés ces vingt dernières années que pendant tout le siècle précédent**. Parallèlement, dans cette apparente désorientation, d'autres réorganisations de nos vies professionnelles sont apparues comme **l'informatisation** et la **mondialisation** qui s'en suivit.

Une des manifestations les plus spectaculaires de ces changements brutaux et en profondeur réside dans **l'existence de langages spécifiques à l'entreprise de plus en plus actifs et structurés**.

Il faut préciser que les définitions de la langue et du langage sont, dans cet article, utilisées dans le **sens très large** que **Ferdinand de Saussure**¹ leur a attribué dès le début du XX^o siècle : **le langage** sera largement admis « **pris dans son tout, multiforme et hétéroclite** » et la langue comme « **un ensemble de conventions nécessaires adoptées par le corps social** ».

Comment se manifestent ces langages et quels en sont les conséquences pour la littérature ? **Quelles porosités existent entre les langages de l'entreprise et la littérature**, tel est l'objet de cette étude.

Nous pourrions aborder cette particularité à travers une approche **sociologique** mais nous pouvons également la révéler partir à d'**exemples littéraires comme L'Os du doute**.

¹ Ferdinand de Saussure, Cours de Linguistique Générale, Payot, 2003 p 25.

II - L'Os du doute

A - Nicole Caligaris

Nicole Caligaris, née en 1959, « **auteur de livres brefs, de récits tordus, de pièces injouables mais jouées et de fictions radiophoniques** ». C'est ainsi que se présente l'auteur sur son site Internet **Point N**². En réalité, cet auteur touche à tous les genres mais a aussi œuvré près de la langue des entreprises notamment en formant des stagiaires ingénieurs (ENST)

B - Présentation du texte

L'Os du doute, ouvrage de Nicole Caligaris, paru en 2006 au Éditions Verticales est particulièrement adapté pour repérer les particularités de langage d'une entreprise. En effet, **écrit à partir d'expressions largement répandues dans le monde économique des multinationales**, *L'Os du doute* propose au-delà de l'intrigue proprement dite, un **florilège de formules utilitaires de la langue du «management»**.

L'Os du doute est présenté dans la quatrième de couverture comme « **une farce, écrite dans une langue volée** ». En effet, *L'Os du doute* est un **texte théâtral** destiné à être représenté. Il **met en scène trois cadres d'entreprise ambitieux**, mobilisés sur un projet qui n'est pas nommé mais qui doit les mener au sommet de la hiérarchie. Comme dans une farce, les répliques fusent, les situations sont comiques.

C - Manifestations du langage d'entreprise dans *L'Os du doute*

Dans *L'Os du doute*, le **langage de l'entreprise émaille le texte jusque dans sa structure interne** : les trois parties de celui-ci sont nommées « **Objectifs** » (**Objectif 1 : occuper le terrain, Objectif 2 : dominer la situation ; objectif 3 : cette fois décoller pour de bon**). Cette annonce rappelle les communications stratégiques des entreprises. On y retrouve des **manières spécifiques et répandues : utilisation de verbes à l'infinitif**, ce qui permet de s'affranchir du sujet, donc de partager collectivement l'**action induite par les verbes : responsabilité plurielle, infinitif : hors-temps des profits infinis...**

1 - Jargon professionnel

C'est à partir d'expressions du monde du travail, de jargon professionnel ou de vocabulaire technique que s'élabore le texte littéraire de Nicole Caligaris.

Le premier mot rencontré est celui de « **l'établi** ». on peut y voir à la fois un hommage au livre de Robert Linhart que l'auteur cite également dans son site Internet, mais aussi le lien entre un appareil **concret**, issu du monde réel d'usine de production, et les termes abstraits qui constituent la majorité des locutions professionnelles, relatées ici.

En effet, celles-ci sont souvent constituées d'un assemblage de mots et d'adjectifs dont l'**abstraction est manifeste** :

environnement relationnel global (p. 20) ; recherche de la performance (p. 20), cap optimal (p. 32), la stricte séparation de l'affectif et du projet évolutif (p. 21)

Dans *L'os du doute*, on trouvera un florilège d'**expressions anglo-saxonne** largement répandues dans la langue des affaires : **Input output timing process (p. 22 et 23) planning (p. 25.)** Citons aussi d'autres particularités comme « **Bi to Bi** » (p. 26) – retracé par l'auteur de manière phonétique, en réalité B to B, contraction de Business to

² <http://pointn.free.fr/>

Buisness, dont la traduction évoque le service aux entreprises, de même que le B to C (buisness to customer) est le service aux particuliers.

L'évocation de concepts ou de théories : **programmation neurolinguistique analyse transactionnelle (p. 47)**

2 Champs lexicaux

Le texte fait aussi apparaître des champs lexicaux largement répandus dans le monde de l'entreprise. En premier lieu, celui de la **conquête militaire : Drapeaux plantés, points implantés positions prises (p28)**.

3 Raccourcis du discours

La réu, la réporte, (déjà cités)

On dit pas pépin, on dit problémo p38

4 Ce qui s'écrit

Les nouvelles tombent régulièrement : **dépêches, courbes, histogrammes p 32**

ça papillonne, ça grouille de paramètres, d'éléments disparates, d'organismes gorgés d'information p 58

Ainsi, du travail de Nicole Caligaris à partir « d'une langue volée » ne se réduit pas qu'à l'emprunt d'expressions spécifiques « à la mode » dans les entreprises. Nous pouvons en déduire **quelles sont les spécificités de la langue d'entreprise en ce début du XXI^e siècle.**

III - Spécificités d'une langue professionnelle

A – Rappel historique

Les emprunts à la langue professionnelle ne sont pas nouveaux ni rares dans la littérature. Par exemple, le **Fameux devoir des savetiers** nous vient du Moyen-âge et restitue les termes ce que doit connaître l'ouvrier (nommé ici « l'Arrivé ») :

Le Maître : de combien d'alènes vous servez-vous pour carreler un soulier dans sa perfection ?

L'Arrivé : de trois, Maître, l'alène majeure, l'alène au petit bois et l'alène fréillante.

Le Maître : que signifient le tire-pied et le tranchet ?

De même, **Marcel Proust** dans *Du côté de Guermantes*³ retrace la conversation d'accueil des Demoiselles du téléphone. Toutefois **ces emprunts sont limités** et ne constituent pas généralement l'objet principal du livre comme c'est le cas pour *L'Os du doute*. On peut en déduire que d'un côté **la présence d'une langue professionnelle existe depuis toujours**, à minima, pour **désigner les outils spécifiques** de chaque métier (**Diderot, L'encyclopédie**) mais aussi qu'il existe depuis longtemps une **impermeabilité entre la littérature et ces langages**. Les raisons jusqu'alors sont évidentes : écrire un roman en utilisant des expressions techniques généralement inconnues du plus grand nombre de lecteurs **pourrait paraître ardu**. D'autre part, la prédominance jusqu'au milieu du

3

PROUST, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, collection Quarto, 2007, p. 848.

XX^e siècle d'une **classe de littérateurs généralement oisive** ne permettait pas l'appropriation précise d'un langage professionnel par leurs auteurs.

B – La langue d'entreprise au XXI^e siècle

Nicole Caligaris nous montre plusieurs aspects contemporains et spécifiques de la langue d'entreprise, parfois radicalement différents de ce qui a jusqu'alors prévalu.

1 La langue d'entreprise est conquérante

La littérature prolétarienne, en déplaçant la vision du thème pourtant largement abordé du travail sous l'angle de l'ouvrier et de sa souffrance, a d'emblée écarté les spécificités d'une langue élaborée par les entreprises. Or, nous voyons bien à travers les exemples de Nicole Caligaris une **volonté affirmée de la part des entreprises de se constituer leur propre référentiel de langage** : « **Ils cherchent un nom, un nom porteur ah ! les noms ! pas rigoler avec ça** » (p. 29) ou encore « Ils insistent bien sur des messages clairs en formation » (P. 30). Car, fait nouveau et typique du XXI^e siècle, toutes des entreprises, mêmes les PME, sont sensibles à leur image extérieure mais ont parfaitement compris que celle-ci dépend de l'adhésion large de leurs employés à leur langage. Cette perméabilité entre **l'image extérieure et la communication interne est renforcée par la puissance médiatique**. Or, si la langue économique s'exprime depuis longtemps à travers un jargon, celui-ci dépasse maintenant le simple cadre des initiés d'un métier ou d'un secteur. **En effet, la pression médiatique contribue à véhiculer une offre d'information toujours plus précise et pléthorique et ce langage traverse largement toute la population**. Les **anglicismes** que dénoncent les puristes du français sont souvent d'ailleurs la manifestation de cette mondialisation des échanges qui réunit les diverses langues économiques de la planète. Mais outre cet élargissement du langage des entreprises à la vie quotidienne, celui-ci en interne aux entreprises se renforce également pour répondre encore plus à cette demande médiatique. Il suffit d'écouter les employés de n'importe quelle entreprise discuter entre eux pour mesurer aujourd'hui combien cette langue professionnelle est devenue autonome comme un dialecte étranger dans lequel on peine à pénétrer de prime abord.

Dans cette surenchère de langues, comprendre et **faire percevoir un sens global** par ses propres employés devient un enjeu essentiel pour les entreprises, d'où les **aspects stratégiques de la formation et de la communication interne** actuellement. Nicole Caligaris parle de « **laïus d'entreprise** », de « **harangue** », (p. 64).

Une autre manifestation de la volonté de conquête de la langue d'entreprise se manifeste à travers les **champs lexicaux de la guerre (économique)**

2 La langue d'entreprise est conceptuelle

En ce début de XXI^e siècle, il faut constater que **la langue d'entreprise ne se réduit plus à l'utilisation d'un jargon technique**. Un autre phénomène actuel de la langue professionnelle est lié à la **perte du sens individuel des mots** : dans les entreprises de production qui prévalait jusqu'alors, ceux-ci possédaient une représentation concrète du métier (**Les alènes du savetier**). Dans le monde économique de services qui prévaut maintenant, les **sens sont devenus abstraits** : on décrit un **processus de vente**, une manière de travailler qui correspond à des **schémas ou des concepts virtuels**. Le sens devient plus difficile à percevoir. Il se disjoint ainsi du mot et devient sujet à des interprétations, des **non-sens jusqu'à l'absurde** : **Il faut anticiper l'anticipation** (p 35), nous cite Nicole Caligaris.

L'universalité de la langue est bien sûr présente à travers les **anglicismes qui renforcent l'incompréhension globale**.

3 La langue d'entreprise est mouvante

Le monde moderne par son dynamisme incite à un perpétuel mouvement. Les champs lexicaux de la guerre économique orientent un **langage tourné vers l'action** (chasser les meilleures têtes p50) qui rend impossible le moindre ralentissement (**nous sommes dans un milieu opaque p38 - tout bouge tout bouge p53**). Condamné à se renouveler en permanence, le langage devient un enjeu de pouvoir. Dès qu'un mot, un concept est démasqué, il devient alors une proie pour la concurrence : l'entreprise n'a pas d'autre choix que de renouveler rapidement ses apports à sa propre langue, ce qui rajoute à la confusion.

4 La langue d'entreprise est inégalitaire

La grande particularité de cette langue, hormis sa mouvance, est ne s'adresse pas de façon égalitaire à tous les employés comme par exemple la langue maternelle concerne tous les habitants d'un pays. Les **employés et ouvriers « du bas de l'échelle » sont exclus de ce langage** qui, à contrario devient d'une **importance stratégique pour les dirigeants**. Maîtriser les expressions du monde de l'entreprise ou du commerce est un enjeu capital : maîtriser le pouvoir des mots, c'est assurer la pérennité de l'entreprise. Ce n'est pas par hasard si *L'Os du doute* réunit trois cadres de même niveau, en compétition, donc avec les armes de la langue d'entreprises

5 La langue d'entreprise est autant écrite que parlée

Nicole Caligaris, à travers les exemples puisés dans *L'Os du doute*, montre **en premier lieu l'architecture d'une langue parlée qui se construit dans le dialogue entre les trois personnages** qu'elle a choisis. Pour autant, les exemples qu'elle cite, même s'ils sont caricaturaux, montrent comment s'articule la langue d'entreprise. Tout d'abord, elle ne peut se déployer à son maximum qu'entre employés de mêmes niveaux : ici des cadres dirigeants. **Par contre l'écrit permet de faire passer des messages à tous les niveaux de l'Entreprise**. Quand les niveaux sont trop différents, l'incompréhension est souvent de mise car elle répercute à des enjeux de type stratégiques : nous voyons constamment à la télévision des usines qui délocalise pour lesquels les interviews du directeur et du délégué syndical montre une interprétation différente pour le même mot de « délocalisation », par exemple. Le directeur fait référence à un artifice financier mais le syndicaliste en connaît les répercussions humaines. Mais même dans les meilleures conditions (la langue d'entreprise parlée entre cadres qui ont le même niveau d'information et les mêmes objectifs stratégiques), celle-ci ne reste bien souvent qu'au niveau d'une mécanique combinatoire des mots (à l'instar de ce que disait Claude Simon). Nicole Caligaris propose quelques exemples de cette juxtaposition des mots professionnels dont l'ensemble devient non pas dénué de sens, mais au contraire, comblé des sens abstraits que contiennent chacun de ces mots et qui finissent par ressembler à la fameuse « langue de bois » : « L'urgence c'est gérer les flux des inputs contradictoires et des mus qui cavalent dans toute les directions » (p.35).

Cette spécificité s'exprime également dans la langue écrite : nombre de rapports, de notes professionnels sont particulièrement passés au crible de façon à ce que le message soit le moins sujet à caution et à interprétation. **Le risque juridique d'un écrit malheureux est la principale hantise des entreprises en vertu du principe de permanence de l'écrit. « On ne dit pas mensonge, on dit inévitable. On dit réalité. »** dit l'un des protagonistes de *L'Os du doute*. L'écrit du langage d'entreprise revêt donc une importance encore bien plus grande que les paroles échangées. **Cette langue écrite se caractérise par des techniques normatives** (CV, lettres de motivation), voir même par **l'irruption d'écriture nouvelle, spécifiquement créés dans la sphère du travail (le code barre)**.

En conclusion, les entreprises sont persuadées du rôle essentiel d'un langage qui puisse leur appartenir et être maîtrisé (« nous avons la vérité sur le bout de la langue » p. 80).

Dans ces conditions, **on conçoit aisément que cette volonté évidente et nécessaire d'avoir main mise sur le langage interpelle les écrivains, ne serait-ce que parce qu'ils se sentent dépossédés d'un pouvoir légitime** jusqu'alors. **Les entreprises sont d'ailleurs conscientes de cette prise de pouvoir : « Nous sommes des artistes de haut niveau » évoque l'un des cadres de l'Os du doute (p. 66)**

Cependant, la persistance des anciens schémas de la littérature, le roman, le best-seller, la vision d'un mode éditorial qui fige la fiction sur les thèmes éternels de l'histoire d'amour par exemple, restreint l'attrait des écrivains pour un monde que la plupart maîtrise mal et qui ne répond pas à la demande apparente et majoritaire des lecteurs : écrire un roman sur la préoccupation quotidienne du travail c'est sortir de la sacro-sainte évasion de la lecture qui demeure jusqu'à présent la motivation principale des lecteurs.

IV – Réponses de la littérature

Les réponses que peuvent offrir les écrivains à cette emprise du monde professionnel sur les mots sont ainsi variées. Ils vont pouvoir agir sur les genres littéraires, les formes et les modalités du discours. Ainsi Nicole Caligaris choisit la farce pour dénoncer la vacuité de sens du langage de l'entreprise. Pour autant cette forme légère, spontanée, issue de la commedia del Arte fait suite à une véritable réflexion sur la puissance du langage d'entreprise et ses enjeux.

A – une réflexion de fond des écrivains

Le texte *L'Os du doute* a été écrit pour une adaptation théâtrale. En effet, comment mieux retracer la logique d'un langage d'entreprise, le cheminement de sa rhétorique et de sa pensée sinon que par le biais de la représentation théâtrale. Pour autant, **Nicole Caligaris** cite largement cette œuvre à la fois dans son site internet mais à également évoqué le mobile de l'Os du doute en septembre dernier à l'occasion d'un colloque universitaire. Elle y aborde une **réflexion en profondeur sur cette œuvre**.⁴

L'évidente attraction de Nicole Caligaris pour la langue « management » et qu'elle considère comme « son idée fixe », n'est cependant pas un cas isolé dans cette littérature de début du XXI^e. D'abord, signalons que **plus de 50 titres ont été publiés après 2000 et ce chiffre est à comparer avec la totalité des 80 ouvrages parus depuis quarante ans**. Le travail est devenu un sujet de plus en plus utilisé par les auteurs. Parmi cette cinquantaine de titres, la continuité avec une littérature sur le même sujet par rapport aux décennies précédentes est manifeste : la **souffrance au travail et la « question humaine »** (pour reprendre le titre d'un **roman de François Emanuel** paru en 2000) **demeurent au centre** de beaucoup de livres, l'**usine** et les systèmes de productions sont de même relatés même si leur **déclin** est manifeste (*Les Derniers Jours de la classe ouvrière*, d'Aurélié Filippetti). Pour autant, phénomène nouveau, **la classe des cadres fait irruption dans cette littérature** (*Jeunes cadres sans tête*, de Jean Gregor, 99f de Frédéric Beigbeder) et les difficultés liées au **chômage**, à la **précarité** (*Daewoo* de François Bon et *L'argent l'urgence* de Louise Desbrusses). Dans ces thèmes nouvellement apparus, **tous n'abordent pas d'une manière aussi centrale la question des rapports du travail et de la langue d'entreprise (enfin, là, citons quand même Central Beinstingel, paru en 2000 et CV roman en 2007 !)**, mais par contre, bien souvent **le langage y est abordé**.

⁴ Point fixe, le mobile de l'Os du doute, sept2008, <http://www.sitaudis.com/Source/Caligaris-PointFixe.pdf>

Comme pour *l'Os du doute*, quelques ouvrages abordent le sujet du travail sous l'angle du théâtre et plus généralement sous la **vision de la comédie, de la bouffonnerie et de l'humour. Ces formes sont assez nouvelles dans la littérature du travail** mais c'est dans celles-ci, **théâtre ou comédie que nous trouverons le plus d'interactions avec le langage du travail ainsi reconstitué.**

- L'imposture du travail

La **comédie sert également à dénoncer les abus cette langue** de bois cynique. **Corinne Maier dans *Bonjour paresse***, brocarde largement sa propre entreprise, ce qui lui vaudra d'être d'ailleurs inquiétée par son employeur. Son livre est un véritable manifeste où elle propose « une nouvelle grille de lecture pour comprendre » : L'entreprise parle une « no man's langue » qui fait fuir ! Si Corinne Maier donne de savoureux conseils aux employés pour se fondre dans la masse des entreprises, c'est ce que semble avoir retenu le héros de ***Circuit de Charly Delwart***. Son narrateur décide d'occuper le bureau vide d'une chaîne de télévision et de s'y rendre indispensable. Sentiment d'imposture aussi pour la narratrice de **Lydie Salvayre, dans *Portrait de l'écrivain en animal domestique***. Un écrivain, jusque là dévouée à la cause d'une écriture pure et désintéressée, accepte d'écrire la biographie de Tobold, le roi mondial du hamburger. Or, plus que dans le roman de Charly Delwart, cette situation évoque en parallèle les deux mondes radicalement différents du langage de la littérature et de l'entreprise. Ainsi, **p 22, ce passage où Tobold « déroula par prudence (il y était rodé) des propos insipides émaillés des mots défi, volonté, conquête, conjecture, optimisation (deux fois), challenge, indice, axe fort, analyse convergente, croissance rapide (deux fois), connexion, organigramme, panel, quota, score, repositionnement, objectif et liberté entrepreu, entrepreu, entrepreneuriale (les mots mêmes du poème, me dis-je avec désespoir) »**. Ce passage résume bien la tension d'une littérature dépossédée de la langue « avec désespoir ».

Sous l'aspect farcesque. A signaler aussi **"Marge brute" de Laurent Quintreau**, paru en 2006, qui est construit comme la Divine Comédie (de même d'ailleurs que le fut *L'excès* l'usine de Leslie Kaplan, paru en 1982).

Ainsi, la plupart des ouvrages qui traitent du monde du travail sont confronté au **désenchantement de sa langue et à la retranscription d'un cynisme clairement démasqué depuis la parution en 1993 de « L'extension du domaine de la lutte » de Michel Houellebecq.**

Ce désenchantement est à prendre presque à la lettre, dans le sens de celui chez qui l'enchantement de la littérature et de la langue n'agit plus. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve des parcours initiatiques issus de la divine comédie, reflet de nos mythologies modernes que n'aurait pas renié Roland Barthes.

B - Évolution des formes

1 – une Comédie humaine

Henri **Bergson** à bien montré comment le « rire » est à la fois une manifestation sociale mais aussi individuelle et qui **impose une certaine distance avec la situation évaluée (Bergson parle « d'insensibilité »)**.

De la même manière, une des caractéristiques du **théâtre**, qu'il aborde la comédie ou la tragédie, est liée à cette distance mouvante et complexe qui lie le spectateur à l'acteur et à l'intrigue abordée (**mimésis et catharsis**). Or, nous avons vu que **ce qui caractérise la langue d'entreprise c'est à la fois l'hétérogénéité des publics à qui elle s'adresse et l'interprétation diffuse du sens des messages de cette langue, d'où effet de distance.**

La **comédie au sens large** (au sens de **Balzac** pourrait-on dire, après **Dante**) apporte ainsi facilement **l'illustration de cette distance.**

- Le théâtre

Le théâtre est l'un des moyens les plus efficaces pour rendre compte du discours et de la pensée en marche que véhicule la langue d'entreprise, notamment managériale. C'est aussi sous cette forme que **François Bon a écrit Daewoo**, roman destiné à être adapté au théâtre. En effet, ce texte est issu d'un travail collectif avec les employés de 3 usines Daewoo qui ont fermé entre 2002 et 2003. Le témoignage des employés même s'il se rattache au thème déjà usité de la souffrance au travail (ou à la perte de celui-ci), ce qu'il y a de nouveau, c'est qu'apparaît dans cette restitution l'importance et la cruauté du langage d'entreprise : ainsi p 113, **une employée déclame : « Fiche les gens dehors, c'est de l'ingénierie. Titre précis : Les mutations industrielles, vecteur de la modernisation publique. Ah, vous dites, qu'elle ne sait pas entendre la vieille Géraldine ? Notre chômage leur fait du bien, c'est écrit en toutes lettres. »**.

- A cheval sur plusieurs genres

Mais hormis le théâtre qui semble suffisamment idéal et vivant pour retracer les joutes entre la littérature et le langage d'entreprise, on voit bien que la tension entre le langage abscons de l'entreprise et la littérature peut se décliner sur plusieurs genres, dans une distance générique qui englobe au sens large la comédie du travail.

Roman pour Charly Delwart et Lydie Salvayre, **satire sociale** pour Laurent Quintreau, **farce** pour Nicole Caligaris avec **adaptation pour la radio Corinne Maier** prétend dans la quatrième de couverture de *Bonjour paresse* avoir fait un **ephlet à mi chemin entre 'essai et pamphlet. François Bon, quant à lui, a produit un roman mais qui est parallèlement adapté au théâtre.**

La collection **Mots et Cie**, fondée en 1999, appartenant aux éditions Mango et dont le slogan est « les mots de l'esprit et l'esprit des mots » reprend avec humour le langage managérial dans « **Il faut réduire les affectifs !** », **dictionnaire pamphlétaire rédigé par Marie-Anne Dujarier**. Notons aussi le genre de la **Bande Dessinée** avec le projet de reprise de l'émission *Caméra café* des éditions Vie et Cie en 2003.

C - Lutte de pouvoir entre entreprise et littérature

En réalité, sous l'apparente légèreté de beaucoup d'ouvrages littéraires qui s'attachent à dépeindre le monde du travail, une réflexion de fond est menée par beaucoup d'écrivains. Ainsi, **Hannah Arendt** apporte parfois une **caution philosophique** à **Nicole Caligaris pour L'Os du doute** et à **Corinne Maier pour Bonjour paresse**. Nicole Caligaris s'en explique⁵ : « **c'est derrière Hannah Arendt et c'est en littéraire que je m'intéresse à la manifestation de la bêtise, à ce Réalisme réaliste qui consiste à présenter comme rationalité suprême la fiction du gouvernement par les faits.** » tandis que Corinne Maier évoque « **la philosophe Hannah Arendt le disait déjà : le capitalisme engendre du superflu et c'est d'abord nous qui sommes superflus !** ». Les références à Hannah Arendt s'expliquent notamment par ses réflexions publiées dès 1958 aux États-Unis et traduits en France en 1961 dans « *La condition de l'homme moderne* » où elle distinguait la césure entre le travail et l'œuvre notamment (« cette grande sécurité de l'œuvre se reflète dans le fait que le processus de fabrication, à la différence de l'action, n'est pas irréversible : tout ce qui est produit par l'homme peut être détruit par l'homme, et aucun objet d'usage n'est si absolument nécessaire au processus vital que son auteur ne puisse lui survivre ou en supporter la destruction. L'homo faber est bien seigneur et maître, non seulement parce qu'il est ou s'est fait maître de la nature, mais surtout parce qu'il est maître de soi et de ses actes. [...] Seul avec son image du futur produit, l'homo faber est libre de produire, et, de

⁵ Point Fixe, le mobile de l'os du doute – sept 2008 – www.sitaudis.com

même, confronté seul à l'œuvre de ses mains, il est libre de détruire. »). Car cette distinction et cette réversibilité de l'œuvre s'applique justement à la réflexion que mène la littérature en regard d'un monde du travail où l'accroissement des richesses et des produits semblent être le seul but. C'est donc bien le choix délibéré entre l'œuvre et le travail prosaïque qu'il s'agit, donc d'un conflit des idées.

Il est intéressant de constater que ceux qui vont le plus loin dans cette réflexion appartiennent aux deux mondes (celui de l'entreprise et de la littérature), comme Nicole Caligaris et Corinne Maier. Car fait nouveau dans ce début du XXI^e siècle, l'accès à la culture de masse entrepris dans la deuxième moitié du XX^e siècle n'a vu ses effets perceptibles qu'à partir des vingt dernières années. Aussi, qui connaît les théories de Marx et d'Hannah Arendt, ne peut plus entrer dans le monde du travail sans mener une réflexion de fond et percevoir les antagonismes des processus économiques avec ces théories.

IV - Conclusion

En conclusion, on pourrait se demander pourquoi ce soudain intérêt pour la langue d'entreprise de la part d'écrivains actuels. **La réponse de la perte de l'image de l'écrivain, garant de la langue est un peu rapide.** En réalité, aborder de front la langue d'entreprise par le biais de la littérature est d'abord tenter de rétablir ce qu'une langue nous semble devoir être. **C'est combattre sa spécificité inégalitaire, c'est dénoncer son esprit de conquête. C'est par réaction, la combattre pied à pied.** On entend trop souvent nos intellectuels dénoncer l'anglais en passe de devenir la langue universelle mais ce n'est pas de cela dont il se faut se méfier mais bien de savoir pourquoi cette langue le devient, notamment à travers la langue des affaires et de la mondialisation.

Finalement, on pourrait croire que c'est d'un côté **David** qui combat **Goliath**, David étant la littérature et Goliath la langue d'entreprise en pleine expansion, tellement peu nombreux sont les écrivains qui s'attaquent à la langue d'entreprise. Mais on peut aussi retourner cette allégorie car la littérature, forte de son passé, est aussi Goliath. Et c'est bien parce qu'elle s'est cru longtemps invincible qu'elle a ignoré ces David, langages professionnelles, d'entreprises, du monde du travail, en passe de changer profondément notre rapport à la langue maternelle et cela pour la première fois dans notre histoire humaine.

Thierry Beinstingel,

Master 2^{ème} année de Lettres modernes à l'Université de Dijon

Langages de l'entreprise et littératures du monde du travail : quelles porosités au XXI^o siècle ?

Bibliographie des ouvrages cités, par ordre chronologique :

- LINHART, Robert, *L'Établi*. Éditions de Minuit, 1978.
- BON, François, *Sortie d'usine*, Éditions de Minuit, 1982.
- KAPLAN, Leslie, *L'excès l'usine*, P.O.L. 1982.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Extension du domaine de la lutte*, Maurice Nadeau, 1994.
- BEINSTINGEL, Thierry, *Central*, Fayard, 2000.
- BEIGBEDER, Frédéric, *99 Francs*, Grasset, 2000.
- EMMANUEL, François, *La Question humaine*, Stock, 2000.
- DUJARIER, Marie-Anne, *Il faut réduire les affectifs !* Mots et Cie, 2001
- FILIPPETTI, Aurélie, *Les Derniers jours de la classe ouvrière*, Stock, 2003.
- GREGOR, Jean, *Jeunes cadres sans tête*, Mercure de France, 2003.
- BON, François, *Daewoo*, Fayard, 2004.
- DESBRUSSES, Louise, *L'Argent l'urgence*, P.O.L. 2004.
- MAIER, Corinne, *Bonjour paresse*, Ed Michalon, 2004.
- CALIGARIS, Nicole, *L'Os du doute*, Verticales, 2006.
- QUINTREAU, Laurent, *Marge Brute*, Denoël, 2006.
- DELWART, Charly, *Circuit*, Seuil, 2007.
- BEINSTINGEL, Thierry, *CV roman*, Fayard, 2007.
- SALVAYRE, Lydie, *Portrait de l'écrivain en animal domestique*, P.O.L., 2007.

I – Introduction.....	1
II - L’Os du doute.....	2
A - Nicole Caligaris.....	2
B - Présentation du texte.....	2
C - Manifestations du langage d’entreprise dans l’Os du doute.....	2
1 - Jargon professionnel.....	2
2 Champs lexicaux.....	3
3 Raccourcis du discours.....	3
4 Ce qui s’écrit.....	3
III - Spécificités d’une langue professionnelle.....	3
A – Rappel historique.....	3
B – La langue d’entreprise au XXI ^e siècle.....	4
1 La langue d’entreprise est conquérante.....	4
2 La langue d’entreprise est conceptuelle.....	4
3 La langue d’entreprise est mouvante.....	5
4 La langue d’entreprise est inégalitaire.....	5
5 La langue d’entreprise est autant écrite que parlée.....	5
IV – Réponses de la littérature.....	6
A – une réflexion de fond des écrivains.....	6
B - Évolution des formes.....	7
1 – une Comédie humaine.....	7
C - Lutte de pouvoir entre entreprise et littérature.....	8
IV - Conclusion.....	9
Bibliographie des ouvrages cités, par ordre chronologique :.....	10
Table des matières.....	11